

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 90

Artikel: Avant le christianisme
Autor: Martin, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249026>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

(Suite)

Pour ne déparer en rien la beauté de ces combats, les gladiateurs étaient en effet instruits de longue main à ces jeux sanglants et à l'art délicat de savoir mourir avec grâce. Aussi quelque gladiateur venait-il à tomber, aussitôt, aux applaudissements des spectateurs, il tournait lui-même, contre sa gorge ou sa poitrine, la pointe du glaive de son adversaire victorieux. Et c'était une des joies les plus douces pour les assistants de le voir alors expirer au milieu parfois des plus atroces souffrances. Ils n'étaient pas rares dans la vie du peuple romain, ces divertissements qui lui étaient si chers. Il ne se passait souvent pas de mois que ne lui fussent donnés de pareils spectacles. Tel mois vit ainsi dévorer à Rome jusqu'à vingt mille hommes. Là résidait en effet pour les princes et les gouvernants le secret de s'assurer beaucoup de partisans. On sait que les empereurs étaient d'ordinaire très bien avec le populace de Rome, à laquelle ils donnaient du pain et des spectacles, *panem et circenses*, expression célèbre qui résumait tous ses vœux. C'était là un moyen puissant de gouvernement dont n'auront garde de se passer les princes les plus vantés pour leur douceur et leur bonté. C'est ainsi que pour l'amusement préféré des Romains, Trajan, *ce bon prince*, Titus, *les délices du genre humain*, ont fait s'entretenir et s'égorger des milliers d'hommes. Ces usages qui n'avaient alors rien qui offensât le sens moral dépravé des an-

ciens, et qui pour nous, sont simplement monstrueux, se pratiquaient dans toute l'étendue de l'empire romain. Or dans cet immense empire étaient compris l'Italie, les Gaules, la Germanie c-a-d. l'Autriche et une grande partie de l'Allemagne, la Grèce romaine d'alors avec Byzance ou Constantinople pour capitale ainsi que les provinces romaines d'Afrique et d'Asie. Des ruines imposantes d'amphithéâtres dans toutes ces contrées, attestent cette suprême passion chez les anciens pour le sang et le meurtre. Aussi peut-on à peine soupçonner ce qu'ont été faites de milliers de ces hécatombes humaines.

Une dernière horreur qui étreint et serre douloureusement le cœur, c'est que lorsque ces jeux étaient terminés, et que couchés au milieu des morts, la souffrance et l'agonie faisaient râler dans d'horribles convulsions, les blessés et les mourants, des hommes le soir à la lumière des torches, paraissaient, qui pour les achever, les transperçaient à grands coups de fer chaud. Si après cela, ils s'obstinaient à vivre encore, on les traînait alors pêle-mêle, avec des crocs, en une espèce de cave située sous le cirque, et qu'on appelait *spoliare*. Là, de jeunes gladiateurs, apprentis de ce détestable métier, à titre d'exercices, les achevaient à coup de pied et à coup d'épée. Pendant ce temps s'était écoulée la foule et ravis, enchantés, sénateurs, chevaliers, matrones, vestales, courtisanes avaient regagné leur opulente demeure. Là autour d'une table servie par vingt esclaves de ce qu'il y avait de mets plus exquis, caillés, grives, faisans, paons, (*) loirs, surmulets, turbots, ils de-

(*) Les paons et les loirs devinrent si à la mode qu'on ne croyait pas pouvoir donner à dîner sans en servir.

visaient joyeusement de leurs délicieux plaisirs de la journée. En même temps pour ajouter encore au charme du repas, quelques jeunes beaux esclaves des deux sexes, dressés à cette fin, jouaient les uns d'instruments de musique, les autres exécutaient quelque danse lascive.

L'on n'ignore point que ces jeux sanglants qui soulèvent irrésistiblement notre juste indignation, étaient placés sous la sanction même de la loi. Les lettrés du temps, comme Cicéron et Pline le jeune, voyaient dans les combats du cirque une *excellente discipline*, pour affermir le peuple contre la douleur. Nulle expression dans la langue elle-même pour signifier quelques sentiments d'humanité. On y rencontre sans doute le mot *humanitas*, mais exclusivement sous cette acception de *politesse et de belles manières*. Celui de *charitas*, nom sublime dans la langue chrétienne, ne renferme pas un autre sens que celui d'*élégance de bonne grâce*. La compassion, la sympathie à un malheur ne sont rien moins considérées que comme des défaillances et de dégradantes faiblesses. Nous voyons Cicéron dans une de ses lettres se reprocher à l'égal d'une lourde faute, d'avoir laissé échapper quelques larmes sur l'enfant de sa fille Tullia, lequel était mort âgé de cinq ans. La miséricorde est un vice du cœur. *C'est un sentiment*, nous dit Sénèque, *que ne doit pas éprouver des honnêtes gens. Le vrai sage doit également ignorer ce qu'est la pitié*. Elle n'est en effet, écrit Cicéron dans ses *Tusculanes qu'une tristesse maladroite, une involontaire faiblesse*. Ailleurs dans un discours, voici les paroles tout à fait caractéristiques qu'il prononce : « *Il n'est qu'un sot ou un étourdi qui puisse être*

Feuilleton du Pays du Dimanche 11

L'anneau d'argent

Très adroitement, elle apprit donc à traire la Dorée, la Rousse et la Blancarde ; mais la Catheriau, qui avait mauvais caractère, se permit de retenir son lait et se mit à souffler, le mufle bas, en roulant de gros yeux. La pauvre Victorine eut un mouvement de frayeur.

— Aie pas peur, ma fille ; n'y touche pas, je m'en charge, et puis tu n'auras ça à faire que quand il viendra du monde, comme par exemple le gars à la Guite ou d'autres.

— Mais pas du tout, mère Fauchard, je veux faire « mon ouvrage », sinon tous les jours, du moins fort souvent, il m'occupera et m'aidera à passer le temps ; cela m'amuse, je vous assure. Mais dites-moi, qui est-ce donc, ce « gars à la Guite » ?

— Eh bien, c'est Pierre Riolleau, le fils à la

mère Guite qu'est veuve et quasiment aveugle. Un si brave gars ! et doux et patient et qui sait faire tous les ouvrages, et puis fort ! Sa « mé » a un petit clos avec une maison pas bien loin d'ici et du village de Mignalou. Il vient plusieurs fois dans la semaine, en journée, pour aider mon homme.

— Il n'y a rien à craindre de lui, ma bonne Segonde ? S'il allait se douter, deviner ?... dit la marquise inquiète.

— Lui ! ah, pas de danger, Y a pas plus sûr ; il est avec nous, pour le général et la bonne cause. Et puis c'est un fils qui aime sa mère et son ouvrage, y a pas plus honnête et jamais il n'ira songer que vous n'êtes pas de la même condition que lui.

Le père Fauchard approuva tout ce que sa femme avait arrangé et fit de son mieux pour traiter comme une véritable nièce la femme du célèbre général dont la renommée avait pénétré dans les coins les plus reculés du Bocage. Heureusement ses journées se passaient au dehors, aux champs, dans la petite grange, car il avait bien de la peine à dissimuler le sentiment

de respect profond, d'admiration naïve que lui inspirait cette jeune femme au nom illustre, au visage si beau, qui lui paraissait une créature d'essence supérieure, digne d'être servie à genou. Mais le brave homme était trop fidèle à la cause royaliste pour ne pas surveiller ses moindres gestes et ses moindres paroles dans la crainte de trahir le secret confié à sa foi, d'exposer la vie et la liberté précieuse, qu'il devait souvegarder à tout prix.

Il vint dans la semaine, le gars à la « mé » Guite, et tout d'abord parut étonné d'apercevoir une fille assise près de l'âtre, tout occupée à trier des haricots en les passant d'une main dans l'autre pour les laisser ensuite retomber sur le tablier de grosse toile bleue qui couvrait ses genoux.

Mais la Segonde s'empressa de lui dire :

— Ben oui, mon Pierre, c'est ça une petite nièce à moi qu'est orpheline ; je l'ai fait venir pour m'aider. Je me fais vieille, vois-tu ben. C'est la Victorine qu'elle s'appelle. Allonc, dis-lui bonjour, et puis vous serez bons amis, pas vrai ?